

José Carlos Becerra
(1936-1970)

Cinq poèmes

traduits de l'espagnol (Mexique) par Bruno Gégoire
et Jean-François Hatchondo

RAGTIME

À Héctor Raúl Valero

Parler, parler peut-être dans les dévorements de l'aube, dans les cendres
froides, dans les certitudes que personne n'aura à lire ;
parler dans le même espace d'une voix qui n'est pas parvenue à ces paroles,
qui s'est perdue dans le bruit d'une phrase comme celle-ci ;
parler où respire ce que nous cachons,
des crimes que commirent pour nous les hommes d'une autre histoire,
l'autre histoire de nous-mêmes.

Celui qui ronge son amour n'usurpe pas l'aurore,
celui qui connaît de près le rire de la hyène, le lit sans rebords du moribond,
la souricière où les prétendants aux trônes placent leur angoisse comme un
morceau de fromage.

Voici ma part de ce festin de poussière,
de cette flambée où je me brûle les doigts au moment d'écrire en doutant
de ce que je dis,
tremblant de m'enfoncer dans la somnolence de certaines paroles qui
m'arrivent au cou.

Voici ma part, voici ma part de cet effort pour nous sevrer de la mort,
pour boire l'eau d'autres circonstances, d'une autre histoire où l'oisiveté
serait bien intentionnée.

Voici ma part, maintenant que la ville commence à faire parler ses
dépotoirs,
dans mon âme s'est couché un animal tranquille et mélancolique.

Racontez-moi un peu de moi : je veux apprendre à parler de vous.
Chaque mot qui me vient aux lèvres ouvre la porte à une phrase couverte
de poussière,
un messager qui sans nettoyer ses bottes de la boue du chemin, entre et
s'assied pour me regarder ;
chaque mot qui me vient aux lèvres m'apporte un obscur message
d'elle, la Parole inconnue et pressentie, que j'attends toujours.

Et maintenant ce que je dis m'emporte dans ses eaux, me fait tourner
légèrement dans un petit remous,
le rythme du hasard résorbe mes lèvres, les sons rapetissent là où ils
auront à se mettre debout,
les apparitions traversent le patio en silence.
Mais, quelle sorte d'écume veille sur mon visage ?
Mais, quelle sorte d'écume voile délicatement mes arguments ?
Quelle sorte d'argile pèse sur ma langue comme une histoire
morte sur le seuil de son propre verdict ?

Le chemin des fleuves est cette manière de nous regarder,
de nous assujettir pour un moment aux visages, à l'amour, aux noms,
avec des mains moins profondes que l'océan.
Et pourtant, de quelque manière, nous le savions tous ;
la mer ouvre ses fenêtres afin que les noyés se penchent pour nous voir,
et il y a tant de visages qui nous semblent connus se bousculant dans les
cadres,
luttant pour nous regarder, pour respirer un peu vers nous,
que l'invention de la nuit n'est plus dans les mains des dieux,
mais dans les mains jointes des vivants et des morts.

Et maintenant nos fantômes s'assoient dans les vastes salons de l'automne
pour nous attendre,
la nuit hisse ses voiles, et dans la passerelle de manœuvre un étranger
pervertit et fait rire nos mères, nos épouses et nos pucelles.

Le sang flaire le sang et le vent ne passe pas deux fois dans le même arbre,
la ville fleurit sous ses lumières comme la blessure d'un enfant,
la cendre du marécage est de l'or pur.

Et le faux-pas d'un ivrogne dans la rue silencieuse et obscure, divise en deux
la mémoire du scribe ;
la main vacille à la lumière de ce sang séché, l'exclamation se dissout dans
ses points de suspension,
les choses nommées s'obscurcissent et c'est là que la phrase rompt ses liens
avec ce qui seulement suffit au langage ;

ce faux-pas divise en deux la chanson de la femme qui peigne son âme avant
d'entrer dans le lit solitaire,
et divise aussi le temps de la nuit comme le verre qui tombe des mains d'un
enfant effrayé.

Il divise en deux la ville, divise en deux la phrase où le souvenir et l'acte
alternent brièvement,
il divise en deux la parole, qui ainsi partagée se reflète en elle-même,
il divise en deux l'effort des amants pour se toucher, pour s'atteindre, et
dans cette interruption peut-être ils se rencontreront.
Il divise en deux ce qui était divisé, ce qu'on ne pouvait toucher parce que
nous avons oublié son nom, sa dévotion à soi-même ;
il divise en deux la ville, divise en deux le faux-pas d'un autre ivrogne dans
une autre rue silencieuse et obscure,
et un tramway, toutes lumières allumées, s'arrête vide près de nous au coin
de la rue,
et avec des gestes que nous comprenons bien, le chauffeur exige de nous
que nous lui remettions nos morts, puisque lui seul aura à les conduire.

Mais il y a quelque chose pourtant dans la boue et dans le regard de celui
qui torture sa langue en décrivant la mort,
il y a quelque chose pourtant dans la boue et dans la parole de celui qui a
entendu la porte claquée du vide,
il y a quelque chose de doux et d'obstiné dans les obscures taches de sel que
le jour naissant laisse sur les visages de ceux qui viennent de toucher
au port,
il y a quelque chose dans le camphre où le vieux linge pourrit invisiblement,
sans ostentations organiques, sans combats sanglants ;
il y a quelque chose qui surpasse le souvenir, il y a quelque chose qui arrive
devant nous.

Peu importe si les larmes montrent de petites dents, cette faible morsure
dans les joues est comme une claque dans l'âme ;
ainsi nous baissons la tête, nous voudrions nous arrêter, nous baissons la
voix au-dessus d'un puits vide,
et il y a un clignotement de villes, un mouvement de viscères dans l'énergie
de ceux qui se réveillent sans déchiffrer leurs rêves.

La nuit jette ses couronnes à la mer,
et la ville, appuyée à ses murs, assise dans la poussière,
fera la dictée au scribe, et le faux-pas d'un ivrogne dans une rue silencieuse
et obscure
divisera en deux sa phrase.

Écoutez maintenant le pas des rats sur les lois,
écoutez le pas des rats sur les étagères de livres, sur les signatures des
gouvernants,
écoutez aussi le voyage des dormeurs sur leurs eaux perdues.

Demain je dirai la parole qui se lève le jour d'après
flottant sur les bassins.

Demain je dirai la parole qui lutte
dans le festin des animaux de l'hiver.

ULYSSE DE RETOUR

La phrase que nous n'avons pas dite,
certaine respiration de la bouche dans l'appétit du rêve,
le silence qui commence comme une volée d'oiseaux ;
j'ai déposé cette phrase sur le plat dans lequel on nous sert la tête du Baptiste.

Je suis là une fois égarée ma plus belle offre,
là l'aptitude cachée du métal avec quoi les dieux antiques dénudaient la
déchirure du monde,
le crime comme un acte d'amour manqué,
la cicatrice indélébile de la mort, la vieille détresse des lèvres collectives,
l'appel de la mer, les signes de l'oiseau enseveli dans son vol.

Je n'ai d'ordre diurne à leur délivrer ;
en mon squelette, en mon atrocité lunaire, ce qui brille est un mince filet
de sang
qu'il reste encore de mes étoiles ;
le point le plus faible et insignifiant de ma phrase est un vague mouvement
de l'eau après le naufrage,
quand tout a disparu de la surface
et que le rythme même de la mer acquiert le relâchement de certaines
absences.

Et ce défi verbal, cet élan de l'âme,
ce corps à corps de la nuit avec la légende
tandis que l'obscurité prend la forme des arbres, des visages livrés à
l'apparence du baiser ;
ce temps nous laisse encore entendre la mer,
l'antique gémissement des plages comme une humanité tolérée par le rêve
de ses dieux
et par le coup de poignard de ses meilleurs assassins.

Le sage se méfie du goût de forêt de l'âme,
du corps qui se baigne dans la prière de sa propre chair écumant d'angoisse,
de la femme agenouillée devant l'abstrait du phallus ;
mais, quel sens réclamez-vous à la nuit ?
Quelle obscure raison de vivre terrifiait vos lèvres
tandis que l'herbe nocturne croissait dans vos yeux ?

Et ce couchant que quelqu'un porte dans ses bras comme une petite chose
qui gémit faiblement,
va croître quand le soleil butera à même son ombre
et qu'une culture de plaies assoiffées établira dans les poitrines la courbe de
l'Histoire.

Nous savons tous de quelque manière que la terreur est une passion sacrée,
une mise en scène de notre propre innocence
et de notre propre révélation.
Nous connaissons tous cette bouche hallucinante qu'il y a aussi sous nos
lèvres silencieuses,
nous connaissons tous cette joue pâle par quoi nous désignons souvent
l'attitude du soir.

On entend au loin une musique ancienne
et le silence allume le feu de la vieillesse dans l'âtre de nos maisons.

MÉMOIRE

Je suis revenu au lieu indiqué, sur tes traces d'eaux amères ;
le soir est tombé au fond de la mer comme une poitrine morte
et une cloche sonne l'heure en me couvrant d'écume.

Je reviens vers toi,
l'automne et la tige s'unissent dans la victoire de la poussière.
Je reviens vers toi, tu reviens à la chute, à l'acte initial.

Tu t'es levée de tes yeux frappée au front par l'amour,
avec une peau d'herbe que le matin chérissait.
Tu t'es levée enveloppée dans ton âge,
pas encore emportée par ta nudité, par ta bouche qui se transforme
en une chute de feuilles dont souffrira le bois en s'obscurcissant.

Tu t'es levée de ce que tu savais,
de ce que tu oubliais comme on oublie le coup de lance de la mer
et un jour sa rumeur prophétique nous réveille.
Tu t'es levée de ton front
qui était l'horizon élu par la nuit pour son débarquement.

Moi j'attendais, la nuit s'ouvrait comme un éventail de fumée et de conjurations,
le roi mort que nous portons en nous
se mit à rire au fond de son cercueil de boue.

Moi j'attendais. J'écoutais le recul, la soudaineté de l'avance.
Tu as nommé ma poitrine d'un écart nocturne,
la lumière accomplissait dans tes yeux son travail obscur,
soudain tu m'as regardé – mais d'où ?
Depuis tes yeux qui me voyaient ou depuis tes yeux qui ne me voyaient pas ?
Et tu es née sous ta nudité, d'un mouvement d'eau et de souvenirs.

À l'heure où s'enlacent les corps, à l'heure du toast,
à l'heure de la larme plantée dans le jardin défendu,
dans le néant mêlé des histoires oubliées,
dans une question brutale, dans les conversations fatiguées,
dans la façon dont tu as ôté tes gants :
– Tu te souviens ? – dis-tu en avançant.

Cet obséquieux silence, cette pause soulève de la poussière dans ton cœur.
Le temps rassemblé dans une main, dans un gant qui tombe en faisant des signes
sur un versant de paroles endormies.

– Tu te souviens ? – dis-tu.
La parole, le mouvement de chair sur le sein de la terre,
l'idiome que la nuit laisse tomber dans les yeux comme une poignée de pierres précieuses,
pierres qui se changent en gants qui tombent.

Fruit défendu et diète recommandée par de nouvelles mœurs.
Le mensonge bâille en engraisant,
la fatigue tire la langue pour nous chanter à l'oreille.
La nuit se réveille dans le dépotoir dont héritent les fous,
la lumière de mercure pétrifie dans les rues des gestes détestés ;
moi je regarde la ville depuis la terrasse,

la lumière des voitures qui s'enfoncent dans l'instant irrémédiable,
dans le temps que je retiens encore un verre à la main,
dans le temps qui émane de ton visage naissant,
dans le temps qui fait du mouvement et de la chute
l'unique instant.

– Tu te souviens ? – dis-tu.

Tu as respiré étendue, tes yeux se sont fermés sur la venue du monde.

La nuit est entrée dans ton cœur, toi tu es rentrée.
Trace d'ailes douloureuses, de limites tombées à l'eau.

– Tu te souviens ? – dis-tu en ôtant tes gants.

– Tu te souviens ? – dis-tu en ouvrant les yeux.

LA FEMME DU TABLEAU

Tu commences à le savoir,
ton amour laisse voir ses sels de bain, ses fêtes d'obligation, ses dîners sans
personne ;
parfois, le squelette de ton ange gardien
danse dans tes yeux,
certains oisillons sauvages s'éveillent en tremblant dans tes mains,
la puanteur de la crucifixion
ne te fait plus boucher ton nez de fillette « qui ne sait rien », « qui ne com-
prend rien ».

Maintenant tu passes la *porte*,
maintenant tu sais que la douleur est une messagère servile de l'infini,
dans tes yeux ce que tu regardes réveille en toi-même comme de petits
enfants
qui s'assoient au bord de leurs lits
en attendant qu'on vienne les habiller.
Maintenant tu assumes ton corps, maintenant tu voyages dans tout ce qui
t'entoure,
parfois dans ton sourire apparaît encore
cette fillette dégingandée « si bien éduquée »,
mais ton espérance s'amenuise, t'appelant d'une voix chaque fois plus faible
quand déjà tu ne daignes plus l'entendre.

Étrangement belle tu es maintenant ton propre fantôme,
dans ton âme sont entrées la chair du monde et la tienne confondues,
pressées par le même plaisir, brassées par la même douleur.
Nue, les vêtements que tu viens d'ôter
ne réapparaissent plus dans tes yeux,
alors ton regard et ta voix aussi demeurent nus,
tu demeures nue
et dans ta nudité passent les temples antiques, les oraisons, les blessés de
guerre et les chants de guerre,
les mers lointaines et aussi la vie possible sur d'autres planètes.
Maintenant ton corps comprend ce que signifie être ton corps,
ce que signifie que tu sois *lui* ;
ton corps étendu le long de ton amour, le long de ton âme,
et tous les bateaux qui s'éloignent de ton cœur ont maintenant
les lumières éteintes.

Maintenant tu t'es mise toi-même à l'épreuve
et un homme n'est pas l'étrange envahisseur que tu connaissais,
l'époux prudent, le petit homme qui tendrement te faisait mourir un ins-
tant
pour quelques caresses, pour quelques pièces de monnaie.

Mais tu sais aussi que le triomphe n'existe pas qu'un jour ou l'autre tu as
désiré,
c'est pourquoi on peut entendre dans ton regard
le bruit de la mer cognant contre les côtes solitaires et parfois
le cri d'un oiseau derrière le brouillard ou la bruine persistante.

Viens là avec ta collection de papillons, avec tes anciens jouets qui n'exis-
tent plus
et qui semblent se moquer de toi depuis certains recoins,
viens ici avec tes segments de fillette ébahie.
Viens voir mes ours polaires.
Viens, maintenant que tu sais se former aussi sur les lèvres
– sans que nous le remarquions –
le baiser monstrueux et beau
de ce que nous nommons encore l'âme.

LES RÈGLES DU JEU

Chacun doit prendre part à son propre massacre, chacun raccordant sa respiration,
cultivant ses exceptions à la règle, ses mollusques solaires,
pratiquant de plus inclémentes, de plus diaphanes abstinences
car la lumière doit se briser là, l'éternité doit laisser tomber un caillou dans
ce gémissement.

Rappelez-vous l'enfance de votre mère, l'enfance de votre mort ;
solitaires du monde et de tous les désirs
inoculés par le lézard et l'oiseau qui s'affrontent dans toutes les intentions
du sang.

Vous avez éprouvé le masque et la falsification du masque : le visage
dans les serres d'infimes et inutiles cérémonies qui aujourd'hui encore nous
émeuvent.

Sous la clarté d'une lune pareille à la nudité des paroles antiques,
écoutez ce rythme, cette vacillation des eaux,
la nuit actionne ses roues obscures, voilà ce que signifient ces mots,
et je me laisse entraîner par ce que je cherche à dire : ce que j'ignore,
et voici que la phrase délivre son propre silence.

Oh nuit fortuite de ces mots, hasard
restituant la phrase à son silence et le silence à la phrase initiale,
dans le langage apparaissent à nouveau les premières conques, les premières
étoiles de mer,
et les bêtes du brouillard embuent de leur souffle les nouveaux miroirs.

Celui qui prononce le premier mot laissera échapper le premier vase,
celui qui frappe son fantôme avec violence verra prendre le feu dans ses
cheveux,
celui qui rit à voix haute sera le premier à garder le silence,
celui qui se réveille avant l'heure surprendra son squelette faisant d'étranges
signes aux arbres ;
et comme un symptôme interrompu, on recommence à nouveau d'entendre
la mer au loin,
et dans sa respiration une fois encore nous écoutons le bruit de cette
porte qui bat fouettée par le vent de l'infini.

La lune se lève sur la mer comme un regard antique de l'homme.

Le long du port
s'allument les premières lumières.

Ces cinq poèmes sont extraits de *Récit des événements*,
à paraître aux Éditions Belin, dans la collection « L'Extrême contemporain ».